

Jean-Claude BONNEFONT
Secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas

Emile Gallé et l'Académie de Stanislas

L'Académie de Stanislas s'honore d'avoir compté Emile Gallé parmi ses membres titulaires et d'avoir rendu, en son temps, à ce grand artiste créateur, tous les honneurs qu'il méritait.

Pour bien comprendre ce qu'a signifié cette appartenance d'Emile Gallé à notre compagnie, permettez moi de rappeler d'abord ce qu'était l'Académie de Stanislas en 1890, année de son admission comme associé correspondant, avant d'analyser les raisons pour lesquelles il a été recruté et de faire le bilan de sa présence aux séances académiques.

Si l'Académie de Stanislas jouissait dans notre ville d'un aussi grand prestige en 1890, c'était en raison de la qualité exceptionnelle des membres qui la composaient. La moitié de ses trente-six membres titulaires appartenaient au milieu universitaire, alors particulièrement respecté : c'étaient des professeurs de faculté, mais aussi ceux de l'Ecole forestière, des professeurs chevronnés du lycée Poincaré et des membres de la haute administration universitaire (Recteur ou inspecteur d'académie). L'autre moitié se composait d'hommes de loi, de militaires retraités, d'ecclésiastiques, d'archéologues, de conservateurs de bibliothèque, ou d'« hommes de lettres », qui ne revendiquaient pas d'autre profession. Ils étaient tous représentatifs de la haute élite intellectuelle nancéienne.

Forte de cette sorte de magistère moral, l'Académie de Stanislas se considérait un peu comme la marraine des nombreuses sociétés savantes

spécialisées qui s'étaient créées à Nancy et avec lesquelles elle entretenait d'excellents rapports, souvent par l'intermédiaire de leurs membres communs. La Société des Amis des Arts, la Société Lorraine d'Archéologie, la Société Centrale d'Horticulture, la Société de Géographie de Nancy, la Société Lorraine des Sciences et d'autres aussi sans doute, car on ne peut pas les citer toutes, formaient en partie le vivier dans lequel elle puisait ses futures acquisitions. Il paraissait bon, dans une compagnie comme la nôtre, où l'on juge les gens sur l'aménité de leur caractère et sur leur dévouement au bien public autant que sur leur compétence scientifique et professionnelle, d'avoir fait ses preuves dans d'autres associations proches de l'académie. Faut-il rappeler qu'Emile Gallé était membre de la Société Centrale d'Horticulture et de la Société de Géographie de Nancy ?

Vis-à-vis de toutes ces initiatives culturelles, l'Académie de Stanislas avait nettement conscience de jouer à Nancy un rôle fédérateur. Elle voulait contribuer à rassembler les énergies, à rapprocher les points de vue, à canaliser les tendances nouvelles. On se rend bien compte de cette ambition lorsqu'on constate avec quel enthousiasme elle accueillait la perspective de créer à Nancy une véritable « université », qui réunirait dans un même ensemble les facultés trop dispersées. On allait même jusqu'à évoquer ¹, pour diriger la vie intellectuelle à Nancy, une sorte de *triumvirat*, qui serait formé par l'Université, la Bibliothèque et l'Académie, trois institutions qui, rappelons-le, cohabitaient à Nancy, à la fin du XVIII^e siècle, au sein d'un même bâtiment.

Si l'on parcourt les comptes rendus et les mémoires publiés dans les années proches de 1890, on constate que l'Académie a pris à cœur de produire aux yeux du public des travaux d'une grande valeur, particulièrement dans le domaine de l'érudition littéraire ou historique. Certes on n'y trouve plus d'exposés de mathématiques, de physique ou de chimie, comme c'était le cas dans la première moitié du XIX^e siècle: les sciences que nous qualifions aujourd'hui de « dures » ne trouvent pas alors d'audience auprès d'hommes cultivés certes, mais dont la culture reste encore très classique. Cela ne veut pas dire qu'on les méprise : au contraire, on continue à leur demander des clés pour l'explication du monde, un aliment pour la réflexion philosophique ou pour la création artistique, une contribution efficace à l'amélioration de la vie quotidienne; dans l'optique qui était celle de Stanislas, on les respecte d'autant plus qu'elles sont utiles aux hommes.

1. - Au cours de la séance publique du 28 mai 1891, Gabriel Thomas termine son compte rendu des travaux de l'année écoulée par ce vœu vibrant : « Puisse un jour l'Académie de Stanislas applaudir à la résurrection de notre antique Université et voir de nouveau se grouper dans l'enceinte de notre métropole ces trois institutions sœurs, l'Université, la Bibliothèque, l'Académie de Stanislas », in *Mémoires de l'Académie*, année 1890, p. XLVII.

Les conditions dans lesquelles se font les recrutements de nouveaux membres ne laissent aucun doute sur les orientations de cette époque : dans les rapports établis préalablement à leur admission, les principaux mérites reconnus aux candidats sont toujours de caractère scientifique. On s'intéresse en premier lieu à leurs travaux de recherche et il est clair qu'on souhaite qu'ils se rapprochent le plus possible de l'idéal du « savant » à la façon d'un Pasteur, qui est le modèle qu'on respecte le plus en cette fin du XIX^e siècle.

Bien qu'on y découvre parfois l'écho très assourdi de quelques-unes des grandes controverses qui déchirent alors la France, l'Académie conserve à l'égard des questions politiques et sociales toute son indépendance². Elle a même à cœur de maintenir en toutes choses une sorte d'équilibre, de prêcher une modération pleine de sagesse. Elle n'ignore pas les courants de pensée contemporains, auxquels participent évidemment ses membres, mais elle s'efforce de les mettre à leur vraie place et, chaque fois que la chose est possible, de les concilier en rognant ce qu'ils pourraient avoir d'extrême. Elle additionne les tendances plutôt que de les exclure, afin qu'elles s'atténuent l'une par l'autre. Un observateur trop superficiel pourrait taxer les académiciens de conformisme, alors qu'ils sont en réalité à la recherche d'une synthèse de toutes les grandes aspirations de la société française. Et ils sont fiers d'afficher aux yeux de tous le libéralisme, qu'ils brandissent comme un drapeau³.

L'Académie porte sur l'évolution de la société française depuis la Révolution de 1789, dont on célèbre précisément le centenaire, un regard parfaitement distancié et dépassionné : elle mesure le caractère irréversible des réformes qui ont été accomplies et elle les approuve pleinement, mais en même temps elle souhaite qu'on n'oublie pas de rendre justice aux efforts de tous ceux qui, à toutes les étapes de notre histoire, ont travaillé à l'amélioration du sort des hommes⁴.

Un tel équilibre se manifeste dans la politique des recrutements, qui sont conduits avec beaucoup de prudence. L'anticléricalisme des temps qui courent ne pousse pas l'Académie à interdire sa porte aux ecclésiastiques : mais elle les

2. - On n'y découvre par exemple aucune mention du *Boulangisme*, phénomène sans doute considéré comme trop en dehors des normes habituelles de la vie politique française.

3. - Le président Puton le proclame bien haut, dans son discours de 1891 : « Libérales aux jours de l'oppression, car aucun pouvoir n'a de prise sur la pensée, libérales aux jours où la liberté paraît menacer l'horizon par ses licences, libérales toujours et partout, telles vous apparaissent les académies », in *Mémoires*, 1890, p. XXV.

4. - Ce souci de l'équité historique se manifeste en particulier dans l'étude de Druon, qui compare les idées politiques de Bossuet à celles de Fénelon; ou encore dans les travaux de Charles Guyot, qui veut montrer dans quelle mesure le sort du paysan lorrain s'est amélioré depuis le XV^e siècle, *Mémoire*, 1889.

choisit avec soin, non sans doute pour leur zèle religieux, mais plutôt pour leur compétence scientifique, pour leur esprit d'ouverture et de modération. Les protestants et les juifs rejoignent en son sein les catholiques et les agnostiques⁵. Elle compte parmi ses titulaires le pasteur Cuvier et elle accueille même comme correspondant en 1897 le grand rabbin de Nancy, Isaac Bloch. Cette attitude est parfaitement conforme à la tradition d'une Société née à l'époque du Concordat et qui n'a pas cessé de s'inspirer jusque là de l'esprit concordataire de Napoléon Bonaparte. Elle fait une place à toutes les philosophies, et se veut un lieu de rencontre et de tolérance entre croyants de diverses obédiences, entre croyants et non croyants⁶.

On rencontre encore, dans les travaux de l'Académie, un équilibre entre ceux qui contribuent à une meilleure connaissance du passé, lorrain et français, qui est considéré à l'époque comme le principal fondement du patriotisme, et ceux qui sont d'une actualité plus chaude et se rattachent plus directement aux problèmes contemporains : le développement d'une éducation pour tous, les préoccupations hygiénistes qui dominent dans la médecine et dans l'urbanisme, l'agrandissement de l'espace européen par l'exploration et la conquête coloniale, l'application du progrès de la science à l'amélioration du bien-être matériel et à l'embellissement du cadre de la vie. Ces dernières questions sont traitées, bien entendu, avec le recul qui sied à des hommes sages et réfléchis.

Pourtant, d'une certaine manière, les arts sont restés longtemps le parent pauvre de la moisson académique. Il n'existe aucun prix destiné à les doter. Les artistes qui figurent sur la liste des associés correspondants sont peu nombreux et d'ailleurs peu actifs à l'académie : on n'y trouve guère, parmi tant d'éminents professeurs et hommes de lettres, que le peintre Charles Cournault (depuis 1858), le sculpteur Clère, l'architecte Cuny, le musicien Caspar. Toutefois un indice nous montre que quelque chose est en train de changer : on vient d'élire en juin 1889 comme membre titulaire le peintre Charles Meixmoron de Dombasle, qui était associé depuis 1887. C'est comme l'amorce d'une perspective nouvelle, l'ouverture d'une porte par laquelle entrera Emile Gallé.

Lorsqu'il pose sa candidature, en 1890, comment se fait-il qu'Emile Gallé ait trouvé une académie toute prête à l'accueillir, et même à lui conférer au bout d'un an seulement la qualité de titulaire, alors qu'il ne se présentait apparemment à elle qu'avec le modeste bagage d'une simple « artiste céramiste » ? Pour

5. - Rappelons que Gallé est issu d'une famille protestante.

6. - Le président Puton exprime bien l'esprit de conciliation d'un grand nombre de catholiques qui s'étaient alors ralliés à cette manière de voir : il estime qu'en retirant l'enseignement du catéchisme à des instituteurs laïcs qui n'étaient pas capables de l'assurer correctement, on n'a pas nui, mais au contraire rendu service à la religion.

répondre à cette question, nous analyserons les trois documents les plus significatifs, qui ne diffèrent entre eux que par des nuances : le rapport très complet établi sur sa candidature, par une commission composée de Georges Bleicher, d'Emile Mellier et de Joseph Victor Barbier ⁷, la mention de son élection comme associé par le secrétaire Gabriel Thomas ⁸ et la mention de sa réception comme membre titulaire par l'abbé Vacant, devenu à son tour secrétaire l'année suivante ⁹.

Commençons par Gabriel Thomas. Qu'a-t-il retenu de la candidature d'Emile Gallé ? Trois choses nous frappent dans son exposé, comme elles ont dû frapper aussi ses confrères. La première est qu'Emile Gallé a pleinement droit au titre de « savant » : ses travaux de botanique sont parfaitement estimables, ils légitiment sa présence au milieu d'une brochette de brillants universitaires et c'est par eux qu'il commence son éloge. Il note avec beaucoup de pertinence que c'est la formation de naturaliste de Gallé qui est devenue la source et le socle de son inspiration : c'est en cela qu'il se montre particulièrement original. « C'est par cette élaboration patiente, écrit-il, mais éclairée d'un goût sûr et délicat, échauffée par l'ardeur inspiratrice de l'imagination, que s'est préparée la floraison si riche dont l'Exposition universelle de 1889 vit l'épanouissement, triomphe de l'art lorrain ».

La seconde qualité de Gallé est son modernisme : il a compris avant bien d'autres qu'il convenait de substituer un art nouveau, tourné vers l'avenir, à l'imitation des œuvres du passé : « Il montre (dès 1882) le progrès de l'art décoratif dans la substitution d'un sentiment nouveau, moderne ou français, à la copie servile des styles anciens ou étrangers ».

Enfin, Gallé est un vrai nancéien qui « aime sa ville d'un amour tout filial » ; il le montre en particulier dans une page où « tout en comprenant les légitimes exigences du présent, il adresse un regret pieux aux vieilles pierres pittoresques, aux recoins herbeux et solitaires, aux paisibles retraites que notre génération a vu disparaître à jamais ». Comment s'opposer à un tel homme, qui sait si bien réconcilier l'amour du progrès avec la nostalgie du passé ? N'est-ce pas l'idéal que l'académie elle-même se propose à cette date ?

7. - Archives de l'Académie, dossier Gallé. Ce dernier comprend, outre les deux rapports que nous citons, sa lettre de candidature à un siège de titulaire, reproduite plus loin, une lettre adressée en 1900 à son « ancien condisciple » le secrétaire perpétuel Gabriel Thomas et deux lettres de 1903 présentant sa démission, puis sollicitant après son refus une autorisation d'absence pour maladie.

8. - *Mémoires de l'Académie*, 1890, Compte rendu des travaux de l'année 1890-1891 à la séance publique du 28 mai 1891.

9. - *Ibid.*, 1891, Compte rendu des travaux de l'année 1891-1892, à la séance publique de 1892.

Lors de la séance publique de 1892, c'est l'abbé Vacant qui, à son tour, fait l'éloge d'Emile Gallé devenu titulaire. Il célèbre principalement l'artiste, dans sa technique et dans son inspiration. Le véritable artiste, on l'oublie parfois, est d'abord celui qui maîtrise parfaitement la matière qu'il transforme et les techniques qu'il utilise, dans une « élaboration lente et progressive ». Gallé, qui « a appris de la chimie moderne à fixer dans ses diverses couches de ses émaux les teintes, les nuances et les reflets des pierres précieuses les plus riches », ne laisse à la nature aucun secret : « on croirait qu'il veut égaler son art à celui du Créateur »¹⁰. Mais la technique ne serait rien sans une imagination fertile et créatrice pour la mettre en œuvre et pour la guider. Gallé est un véritable poète, qui sait faire jaillir du cristal et de l'argile des fleurs de rêves qui sont aussi des rêves de fleurs. Il donne libre cours à ce que Vogué appelle « la folie de l'art » : c'est comme la libération de forces qu'on avait trop longtemps enchaînées. Observons ici que l'abbé Vacant rejoint entièrement Gabriel Thomas : Gallé est inclassable, moderne et passéiste à la fois. L'abbé admire profondément en lui l'homme qui renoue avec la tradition des artisans du moyen âge¹¹.

Il est encore un point sur lequel les deux rapporteurs se rejoignent parfaitement : c'est l'Exposition Universelle de 1889 qui a révélé le génie de Gallé à la France entière, aux pays étrangers et aux Lorrains eux-mêmes. Sans cette reconnaissance officielle et générale, que consacre le bel article de Melchior de Vogué dans la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} septembre 1898, p. 208), Gallé n'aurait sans doute pas été aussi facilement adopté. Mais tous les Lorrains sont fiers de lui, car il est devenu tout d'un coup le symbole de l'énergie créatrice de sa province meurtrie. Il a conquis de haute lutte le droit de figurer dans les expositions les plus prestigieuses et dans les musées les plus fermés. Les hommages de l'académie s'adressent à lui comme ils le feraient à un général victorieux¹².

Les deux rapporteurs dont il vient d'être question, bien qu'ils l'aient dépassé sur plusieurs points avec beaucoup de perspicacité, ont puisé une partie de leur matière dans l'exposé beaucoup plus détaillé et nourri d'un plus grand nombre de

10. - L'éloge, sous lequel il faut peut-être voir un léger blâme, n'est pas mince dans la bouche d'un prêtre !

11. - « Il semble qu'une révolution s'opère. L'art tend la main à l'industrie et l'industrie se transforme en art. On abandonne les principes reçus depuis quatre siècles, pour revenir, si je ne m'abuse, à cette croyance chère à nos yeux du moyen âge, qu'il n'y a point d'arts supérieurs, ni d'industries inférieures par nature, mais que sous l'action du génie de l'homme, tout objet fait de matière peut recevoir la vie, prendre une voix et chanter des hymnes ravissants », in *Mémoires*, 1891, séance publique du 19 mai 1892, p. LXXXII.

12. - « Pour me servir d'une expression du vicomte de Vogué, écrit l'abbé Vacant, M. Gallé a été le triomphateur de l'industrie mobilière à notre grande Exposition de 1889 », in *Ibid.*, p. LXXXI.

faits précis qui avait été fait par la commission chargée d'examiner la candidature de Gallé. Curieusement (et il s'agit d'un fait assez extraordinaire pour être souligné), cet exposé se compose de deux parties et chacune d'elles a été rédigée par un rapporteur différent comme si l'Académie avait voulu s'entourer d'un maximum de garanties avant d'admettre un candidat aussi éloigné des normes habituelles ! La première partie est apparemment l'œuvre de Mellier et la seconde celle de Bleicher. Qu'ont-elles appris aux académiciens ? Mellier commence par célébrer (on ne s'y attendrait guère), les qualités littéraires de Gallé, en citant quelques pages, « écrites d'une plume légère et délicate », « dans un style enclin à une sorte de gaîté », et parfois plein d'humour ¹³. Il développe ensuite les idées de Gallé relatives à l'environnement économique des industries d'art, à la nécessité d'enseigner l'application des arts à l'industrie, à la supériorité de la création sur l'imitation. Tout cela doit conduire à un art à la fois français et moderne, ce que Gallé exprime fort bien par la formule suivante : « le décorateur français doit rester français, en évitant la copie des styles étrangers ; il doit rester moderne et s'abstenir de pastiches les styles anciens ».

Prenant le relais de Mellier, Bleicher présente l'autre versant de la personnalité de Gallé : « Le candidat proposé à vos suffrages ne s'est pas seulement distingué par des œuvres artistiques dont le mérite est apprécié dans les deux mondes, il est encore naturaliste, et c'est comme tel que je dois vous le faire connaître ». Elève de Godron, il est devenu le secrétaire et « l'âme vibrante et agissante » de la Société d'horticulture de Nancy. « Personne, ajoute-t-il, en dehors des grands horticulteurs qui font la gloire de notre ville, n'a autant contribué que lui aux progrès de la culture des fleurs, des plantes d'ornement de pleine terre, sans dédaigner les cultures potagères et même maraîchères ». Analysant très en détail les travaux de Gallé, Bleicher regrette avec lui le vandalisme qui a fait disparaître certaines plantes rares des environs de Nancy ou des sommets vosgiens. Il rappelle les herborisations de Gallé en Suisse et dans le Nord de l'Italie, son goût pour les plantes exotiques, qu'il cherche à acclimater dans son jardin. Il cite longuement un texte délicieux de Gallé dans le *Bulletin de la Société horticole de Nancy* de 1887 à propos des variétés oubliées de chrysanthèmes, qu'il désire réhabiliter ¹⁴. Mais Gallé, homme de progrès, ne

13. - Emile Mellier cite à ce propos les commandements de la loi que Gallé souhaite voir suivre par les artisans d'art : « A la sueur de ton front, styliseras en français, sans japoniser aucunement / Afin d'innover avec sentiment, cultiveras archéologie, perspective et géométrie opiniâtrement / Sur un siège Louis XV, jamais ne t'assiéras volontairement / Dans ton verre boiras, fût-ce de l'eau claire seulement ».

14. - « Nous avions fini par n'en connaître plus qu'un, le Chrysanthème de la Toussaint. Celui-là, je n'ose le défendre. Il est deuil, il est carême prenant ; maussade comme un matin de rentrée au collège, il porte la livrée banale du billet de faire-part. Ce souci blanc sent d'une lieue la mort... Quelques rares croyants osaient encore nous parler avec ferveur

s'intéresse pas qu'aux fleurs : il s'efforce, par l'intermédiaire de son *Bulletin*, de faire connaître aux jardiniers et aux cultivateurs les nouvelles variétés de légumes ; homme de dévouement à l'intérêt public, il mène campagne pour la replantation des arbres après les destructions de l'hiver de 1879 et pour l'embellissement des promenades de Nancy.

En lisant ces rapports, on ne peut cependant pas s'empêcher de constater que ni Mellier, qui a parlé des textes de Gallé, ni Bleicher, qui l'a surtout considéré comme botaniste, n'ont réellement loué les œuvres du maître céramiste et verrier, peut-être parce qu'elles n'étaient pas encore suffisamment connues. Il est possible que Gallé ait été lui-même quelque peu agacé par cette présentation qu'il considérait comme trop partielle ; voulant dissiper ce malentendu, il insiste dans sa lettre de candidature à un fauteuil de titulaire, qu'on trouvera plus loin, sur le fait qu'il se présente cette fois comme artisan et comme industriel.

Il reste cependant qu'Emile Gallé a fait l'objet devant les membres de l'Académie de Stanislas d'une présentation particulièrement complète. Les rapporteurs qui ont parlé de lui l'ont fait avec beaucoup de perspicacité et les confrères qui l'ont reçu parmi eux l'ont fait en toute connaissance de cause. Il a été manifestement accueilli avec beaucoup d'estime et de sympathie. Il nous reste à dire un mot de la collaboration qu'il a apportée à l'Académie.

Les registres manuscrits de l'Académie nous apprennent qu'Emile Gallé a été un académicien relativement assidu : il a assisté au total, de 1892 à 1904, à 75 séances, ce qui montre qu'il a pris à cœur son appartenance à notre compagnie. Toutefois si on analyse dans le détail les listes de présents, on voit que son assiduité, d'abord très satisfaisante, s'est dégradée au fil des années, en raison de la surcharge de travail qui lui était imposée, puis de son mauvais état de santé.

Au cours des trois premières années (1891 à 1893), il fait preuve d'une bonne assiduité, surtout pour un chef d'entreprise que ses affaires absorbaient constamment: son nom est mentionné à 29 reprises, ce qui veut dire qu'il a assisté à peu près à une séance sur deux. Il manifeste son activité en envoyant des travaux, en rédigeant un rapport, en participant à des commissions. A partir de l'année 1894, et jusqu'en 1896, sa présence devient beaucoup plus épisodique : il ne siège que 15 fois en trois ans et cesse de participer activement aux travaux académiques. De 1897 à 1899, il fait un effort pour être plus fidèle : il figure 20 fois sur les listes de présence. Mais à nouveau, de 1900 à 1902, ses défections

du chrysanthème d'autrefois et batailler en faveur d'un chrysanthème inconnu de nous, bon vivant, toqué, petit maître, d'un chrysanthème gai ! Un jour, ce fut une révélation, j'en vis un en pleine terre chez Lemoine... ».

deviennent plus fréquentes : il n'assiste qu'à onze séances, et c'est probablement sa santé fragile qui en est la cause ; il compense tout de même ces absences par sa flamboyante participation à la séance publique du 17 mai 1900, au cours de laquelle il prononce son célèbre discours de réception sur le thème du *Décor symbolique* ¹⁵. Ce fut malheureusement son chant du cygne.

Gallé n'a plus assisté à aucune séance au cours des années 1903 et 1904, qui ont été les dernières de son existence. Sa mort, survenue pendant la période des vacances académiques, a été accueillie avec beaucoup d'émotion par ses confrères, lorsqu'ils l'ont apprise officiellement à la rentrée. Si, conformément à ses volontés, aucun éloge n'a été prononcé sur sa tombe, le docteur Friot, président de l'Académie, se proposait de rédiger et de lire une notice sur la vie et l'œuvre de Gallé mais c'est lui qui, à son tour, meurt tragiquement au début de l'année 1905. Meixmoron de Dombasle est alors chargé de cet hommage, mais c'est finalement Roger Marx, et seulement en 1907, qui présente une Notice sur Emile Gallé. Il faudra attendre 1936 pour qu'Emile Nicolas donne enfin à l'Académie une vue complète d'Emile Gallé, sa vie, son œuvre. Hommage tardif sans doute, mais combien mérité !

Si l'on veut se faire une idée de l'état d'esprit d'Emile Gallé au moment de son entrée à l'académie, savoir ce qu'il attendait d'elle (et qu'elle ne lui a peut-être pas totalement apporté), il faut lire la lettre qu'il a rédigée lorsqu'il a adressé au Président de l'Académie sa candidature à un siège de titulaire ¹⁶. On peut dire,

15. - Ce texte a fait l'objet d'une réédition par l'Académie de Stanislas : *Emile Gallé, Le décor symbolique*, 1999, 47 p.

16. - Voici le texte de cette lettre de candidature : « Nancy, le 7 novembre 1891.

Monsieur le Président de l'Académie de Stanislas.

L'accueil bienveillant qui m'a été fait par la compagnie à titre de membre correspondant me donne le désir de participer à ses travaux d'une façon plus complète. Elle a bien voulu tenir pour valables les titres assurément trop minces d'un amoureux des sciences naturelles. Depuis que j'ai l'honneur d'assister à ses réunions, j'ai fait ce retour que mes travaux habituels ne sont pas ceux du botaniste, du physiologiste. La pratique de quelques arts divers me met à même de faire des observations d'un autre genre. Elles ne sont pas conservées ; elles pourraient cependant donner lieu quelquefois à des communications visant soit l'histoire de divers métiers, soit leur technique, leur esthétique propres. Plusieurs des membres de l'Académie sont érudits dans les arts du passé et nous en livrent peu à peu les secrets. Or, la pratique moderne de ces mêmes industries pourrait, dans certains cas, fournir des éléments utiles de comparaison et d'enseignement. Pour ma part, Monsieur, je serais donc très heureux d'obtenir, grâce à un lien plus étroit avec votre compagnie, de précieuses occasions d'échanger des vues et de rencontres intellectuelles. Une vacance s'étant produite, j'ose vous présenter ma candidature au titre de membre. Je serais touché si l'Académie, se plaçant d'un point de vue tout actuel, retour aussi à d'anciennes traditions, accordait cette fois à l'artisan, à l'industriel, une nouvelle faveur. Recevez, je vous prie, Monsieur le Président, l'expression de mon dévouement respectueux. Emile Gallé ».

en en résumant les termes, qu'il en attendait trois choses : une reconnaissance véritable de sa qualité d'artiste, et d'artiste créateur ; une caisse de résonance appropriée, où il pourrait développer les questions qui le préoccupaient, notamment dans le domaine de la technique ; un espace d'échange et de dialogue, où il pourrait enrichir sa vision de son art au contact de confrères érudits et expérimentés.

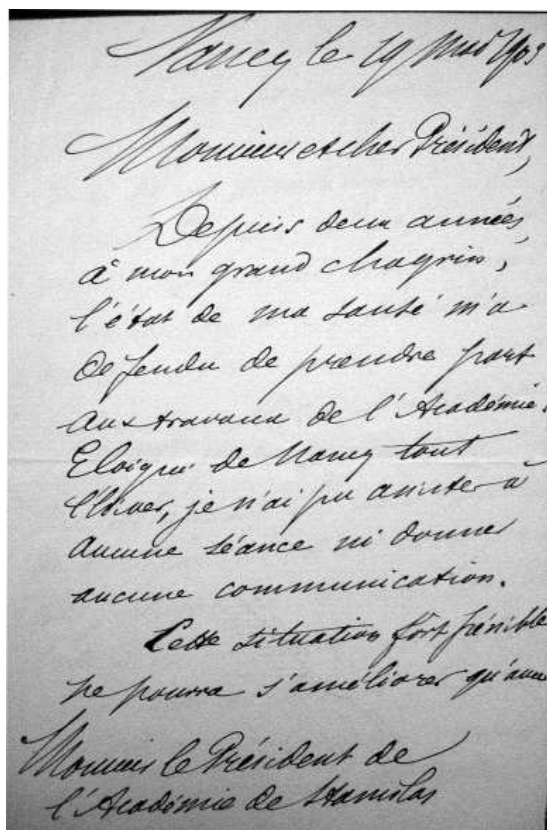
Ce n'est pas le lieu ici de chercher s'il a trouvé parmi nous la réponse à toutes les questions qu'il se posait, ni si ces questions très ambitieuses pouvaient recevoir une réponse. Mais lorsque sa maladie l'éloigne définitivement de notre compagnie, c'est avec un sentiment de regret tout à fait poignant qu'il évoque, dans une lettre au Président, l'atmosphère de confraternité et d'amitié qu'il y a trouvée.

*

* *

Je me contenterai donc de souligner en terminant quelle haute idée Emile Gallé se faisait de notre Académie, de sa mission culturelle et de son utilité sociale. Puisse-t-elle toujours se montrer digne de cette image qu'il avait d'elle, et fière d'avoir compté dans ses rangs un créateur aussi inspiré et aussi original.

Première page de la dernière lettre de
Gallé adressée à l'Académie de Stanislas



Nancy le 14 Mai 1893

Monsieur le Président,

Depuis deux années,
à mon grand chagrin,
l'état de ma santé m'a
empêché de prendre part
aux travaux de l'Académie.
Eloigné de Nancy tout
à fait, je n'ai pu assister à
aucune séance ni donner
aucune communication.

Cette situation fort fâcheuse
ne pourra s'améliorer qu'avec
le temps.

Monsieur le Président de
l'Académie de Stanislas

Transcription de la dernière d'Emile Gallé adressée à l'Académie de Stanislas

Nancy le 19 Mars 1909

Monsieur le Président,

Depuis deux années, à mon grand chagrin, l'état de ma santé m'a défendu de prendre part aux travaux de l'Académie.

Eloigné de Nancy tout l'hiver, je n'ai pu assister à aucune séance ni donner aucune communication. Cette situation fort pénible ne pourra s'améliorer qu'avec le temps et l'observation d'un régime rigoureux. Il y a deux ans déjà, j'avais prié votre prédécesseur, Maître Mengin, de reprendre mon fauteuil, et d'en donner la succession à un sociétaire valide. Avec sa bonne grâce habituelle Notre président avait refusé d'accepter ma démission. Je suis contraint de vous la remettre, vous priant de prendre en sérieuse considération cette décision irrévocable.

Croyez bien mon cher et honoré Président qu'elle n'a d'autre raison que ma santé et que je garderais le plus cher, et le plus précieux souvenir du temps où j'ai pu jouir, de l'Académie de Stanislas, de confraternités de coeur et d'esprit bienfaisante.

Je considère l'honneur qui m'a été fait par elle comme un des plus chers de ma vie et je remercie affectueusement tous mes honorés et sympatiques collègues. Croyez, mon bien aimé Président, à mes sentiments de haute sympathie et de cordiale affection.

Emile Gallé